

Jean-Jacques Tchikladzé

# Les Migrants du Fleuve

Livre I

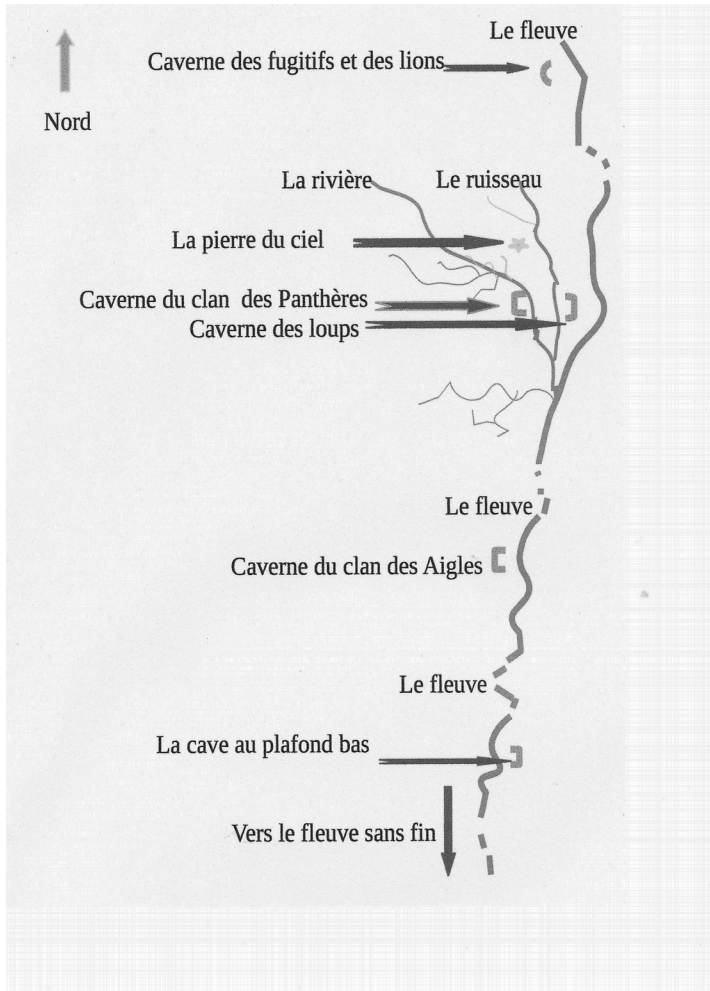
La Pierre Du Ciel

Roman

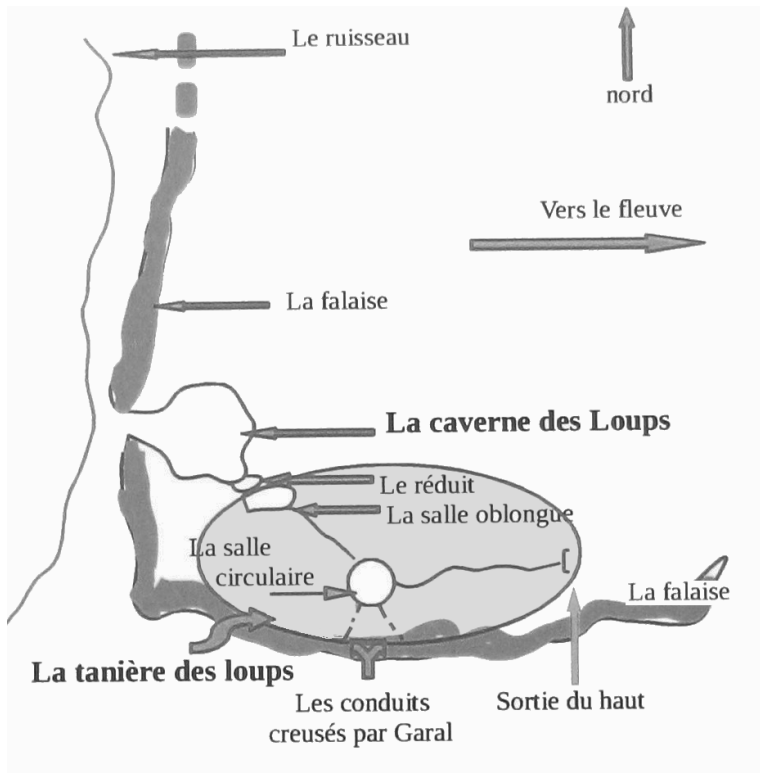
*LA PIERRE DU CIEL*

© Jean-Jacques Tchikladzé, 2016





## Plan général



## **Plan détaillé de la Caverne et de la tanière des loups**



## CHAPITRE PREMIER

### LES FUGITIFS

Depuis au moins deux lunes, avec un groupe d'hommes de leur race, ils avaient migré vers le sud pour fuir les terres, jadis hospitalières mais à présent gelées, qui entouraient le Grand Campement du Froid. Mais, une semaine plus tôt, ils avaient été séparés de leurs compagnons de route, brutalement refoulés vers le nord puis poursuivis inlassablement par les chasseurs d'un clan d'authigènes, ces hominiens de la race primitive. Peut-être d'ailleurs les suivaient-ils encore ?

Ils étaient cernés car maintenant, pour éviter le danger imputoyable qui leur barrait la route du nord, ils rebroussaient chemin en toute hâte au risque de se retrouver face à leurs poursuivants.

On peut s'enfuir vers un but ou un abri connu, vers un objectif déterminé qui apportera le réconfort mais on peut aussi tout simplement fuir, déguerpir dans la plus extrême détresse ; ils en étaient à ce stade car depuis des jours, leur vie n'était qu'une fuite désordonnée et accablante devant une succession de menaces immédiates.

– Encore plus vite, crie l'homme.

Deux femmes et une petite fille, déjà épuisées, forcent l'allure. La pluie mêlée de grêle cingle les visages, les jambes et les épaules nues.

– Il faut courir encore. Sinon nous ne pourrions pas retraverser le fleuve. Cet orage va le mettre en furie.

La petite s'écroule et ne se relève pas.

– Allez. Debout ! Si ces prédateurs nous rattrapent, nous sommes perdus !

Injonction inutile, commandement sans effet ! L'enfant s'est évanouie. Il faut la porter.

Ils s'enfuient, éperdus. Les branches les fouettent, les hautes herbes les tailladent, les ronces déchirent leur peau, le tonnerre les épouvante. Les éclairs percutent le sol autour d'eux. L'homme lance des ordres désespérés.

– Courez. Ce n'est plus très loin !

Une femme tombe, l'autre la relève et la soutient un instant.

– Attention !

Un arbre géant frappé par la foudre s'écrase derrière eux. Ils rassemblent leurs dernières forces. Les jambes saignent, les poumons brûlent, les cœurs martèlent les poitrines.

– Nous arrivons, souffle l'homme que son fardeau épuise.

Courir n'est plus possible. Marcher l'est encore. Ils marchent. Encore cent pas, peut-être deux cents ?

– Je vois le radeau. Allons-y. Il est encore temps.

Pantelants, éreintés, ils fournissent l'ultime effort que seul permet l'ultime espoir.



– Vite ! Prenez les perches, poussons le radeau. Attention, ne tombez pas, accrochez-vous.

Les quatre fugitifs sont emportés par le flot qui les propulse vers le sud. Les deux femmes n'ont qu'à moitié embarqué : leurs jambes inertes pendent dans l'eau. Elles se hissent péniblement à plat ventre. Une perche tombe dans les tourbillons et s'éloigne. Tous sont affalés sur les troncs inondés, hors d'haleine, rompus, anéantis.

C'est l'homme qui se redresse le premier. Il s'inquiète. La force du courant l'étonne, la hauteur des vagues l'horrifie, la pluie battante forme un rideau opaque qui masque toute vue. Que peut ce fragile esquif livré à la puissance des éléments déchaînés ? Il fonce, il se précipite, il se rue, il bondit, il tressaute, il plonge dans la vague, il se cambre sur la suivante.

– Notre meilleure chance maintenant serait d'éviter le naufrage en s'échouant, pense l'homme.

Giflée par une vague féroce, la petite fille reprend conscience. La situation l'épouvante. Elle crie, elle s'égosille, elle s'époumone.

Les femmes se taisent et s'accrochent, courageuses. Invoquent-elles les esprits de la nature ? Ou bien Mère Nature elle-même ?

L'homme est aux abois mais l'espoir est ancré en lui. Il espère que, s'étalant davantage, le fleuve se calmera enfin. Il voudrait que cesse cet orage formidable. Que s'ouvre le rideau de pluie qui lui masque la vue et l'empêche de guider le radeau.

– Attention ! Nous filons tout droit sur une île. Cramponnez-vous. Tenez-vous les unes les autres !

Les femmes hurlent de terreur quand elles voient ce rivage foncer vers elles. Un choc terrible les projette loin devant leur embarcation dans une roselière. L'homme a sauté avant le choc, il approche à la nage.

Les femmes sont debout, la fille aussi. L'eau arrive jusqu'à leurs genoux écorchés. Le radeau est posé sur un lit de roseaux. Il n'a percuté personne. L'homme le tire parmi l'épaisse végétation. Il s'assure qu'il ne bougera plus.

– Remontez dessus, dit-il aux femmes. Je vais visiter cette île.

Il s'enfonce parmi les tiges géantes, parvient sur un sol herbeux de bon augure, poursuit tout droit et tombe dans l'eau.

– C'est le fleuve, gémit-il, l'île est minuscule. Si l'eau monte, nous repartirons pour une course folle. C'est inévitable.

Il revient en arrière et annonce la mauvaise nouvelle aux femmes.

– Nous mourons de faim, dit Zaruza, sa sœur. La petite est à bout. Il faut couper quelques roseaux

– Et chercher des nids, dit l'autre, tournant vers son mari ses yeux clairs comme le ciel.

– Allez-y vite, répond-il, je tire le radeau un peu plus haut sur l'herbe. Je surveille ta fille, Zaruza.

Les femmes reviennent avec des tiges de roseaux et cinq œufs de passereaux.

– Mangeons vite, dit l'homme, l'eau monte encore.

Trem pés et grelottants, ils gobent chacun un œuf gros comme une noisette, la fille en aura un deuxième. Puis ils croquent des tiges de roseaux. Crues, elles sont peu digestes et peu appréciables mais elles lestent l'estomac.

– Embarquons. L'eau va nous remporter bientôt.

C'est ce qui arrive peu après et la folle équipée recommence. Dès qu'il s'éloigne de l'îlot, le radeau reprend de la vitesse, s'élance et se remet à foncer dans la pluie battante. Cela ne dure pas longtemps car il se jette sur la plage en pente douce d'une nouvelle île et s'arrête progressivement freiné par la déclivité du terrain.

L'homme part en reconnaissance, l'îlot est plus grand et plus élevé que le précédent. Nous devrions y être en sécurité.

Ils tirent le radeau vers le haut de la pente, ils en sur-élèvent l'avant et ils se blottissent sous cette mauvaise toiture en attendant que la nature retrouve son calme.

À la tombée de la nuit, l'orage se termine mais la pluie continue.

\*

Tôt le lendemain matin, les migrants sortent, ruisselants et transis, de leur inconfortable abri. La nuit a été épouvantable.

– Nous sommes prisonniers, dit l'homme. Prisonniers juste en face d'un refuge confortable. Regardez : la caverne où nous avons fait une pause hier se trouve là-bas, sur l'autre rive, non loin du fleuve. Nous en apercevons l'entrée à mi-pente. Mais chercher à atteindre l'autre côté du cours d'eau serait une folie actuellement. Le radeau serait de nouveau emporté. Nul ne sait où il s'arrêterait. Il faut malheureusement attendre.

Les femmes partent à la recherche de nourriture, l'homme vérifie l'état de l'embarcation.

À la mi-journée, ils mangent les quelques coquillages qu'ils ont pu récolter. Ils croquent de nouveau des tiges de roseaux.

Le retour du soleil réjouit tout le monde. Ils se sèchent. Ils se réchauffent. Ils se reposent.

Tous s'endorment. Sauf l'homme qui ne voit pas comment sortir de cette situation affreuse.

Étrangement, en cette fin d'été, la migration des grands troupeaux vers le sud a déjà commencé. Pour les clans importants, ceux qui disposent de nombreux chasseurs et qui sont solidement implantés dans une caverne sûre, l'arrivée de ces troupeaux est une bénédiction : la promesse de réserves de viande, de graisse et de chaudes fourrures pour affronter l'hiver. Pour les petits groupes de migrants, les rencontrer est une malédiction : trop peu nombreux pour chasser des bêtes de cette taille, ils deviennent la proie des fauves qui suivent ces transhumances animales.

C'est ce qui est arrivé la veille : les aurochs ont approché, les lions aussi, prédateurs opportuns prêts à se rabattre sur les proies les plus faciles. À leur vue, il a fallu détalé en toute hâte et courir à perdre haleine.

– Que faire ? pense l'homme en finissant de resserrer les lanières qui consolident le radeau. D'autres troupeaux vont migrer vers le soleil de midi, comme celui-ci. Nous ne pouvons plus poursuivre notre route vers le pays froid. Il faut, coûte que coûte, aller dans le même sens que les aurochs et rejoindre le groupe de Mthal.... vers le soleil de midi... au risque de nous retrouver face aux authigènes.

L'homme sait bien que les deux femmes sont épuisées, que la petite est à bout, que tous ont faim, qu'il vaudrait mieux faire une pause, même brève, dans la caverne toute proche. Il ne voit pas quelle est la meilleure solution. Il s'embrouille et ne peut conclure. Et puis, il a plein de choses concrètes à faire sans tarder...

Le plus urgent maintenant est en effet d'allumer un feu, mais ce n'est pas encore possible car tout est humide. La poche de cuir qui contient ses silex coupants et l'allume-feu est toujours solidement attachée à sa ceinture. Il en tire la petite palette de bois de noisetier dont il fera jaillir la flamme et il la fait sécher. Puis il ramasse du bois mort et une bonne quantité de fines écorces de bouleau. Il étale le tout au grand soleil.

Il faut aussi se nourrir. Bien cuit, l'aubier de bouleau est un aliment agréable. Il n'en manque pas sur l'île mais il faudrait un récipient pour le faire baigner longtemps dans de l'eau chauffée par des pierres brûlantes tirées du feu.

À l'extrémité sud de l'îlot, il remarque plusieurs souches. Certaines sont anciennes et à moitié pourries. Il les signalera aux femmes qui y trouveront des larves comestibles. Toutefois il en voit une, encore assez saine, qui retient une petite quantité d'eau de pluie sur son sommet. Il l'observe puis entreprend de la creuser plus profondément avec son silex. Ce travail est long et fastidieux mais il permet de disposer, en fin d'après-midi, d'un récipient, malheureusement non portable, de capacité suffisante pour faire cuire des aliments.

Maintenant il faut s'occuper du feu. Il émiette les écorces séchées au soleil et les rassemble. Il taille une baguette rectiligne dans une branche bien sèche. Puis il la fait tourner vigoureusement entre ses deux mains après avoir posé sa pointe dans une tranchée taillée sur la palette de noisetier.

Ses mains et ses bras sont à bout de force quand, plus tard, les cendres noires formées à la pointe de sa baguette se mettent à fumer. Il les attise prudemment puis, d'un geste rapide, les mélange avec de la poudre d'écorce. Il s'époumone pour ventiler régulièrement cet espoir de feu. En apportant progressivement du combustible, il parvient à faire jaillir une faible flamme qu'il s'agit à présent de maintenir en vie.

Une fois le foyer allumé, il réveille les femmes et s'allonge pour une sieste tardive afin d'avoir la force, la nuit suivante, de veiller sur les siens.

Au crépuscule, il sort d'un sommeil profond et s'assied instantanément pour retrouver ses esprits.

Derrière lui, il entend les femmes qui s'affairent près du foyer. Elles semblent avoir retrouvé un peu d'entrain et même un semblant de gaîté.

– Si elles savaient combien je suis inquiet, pense-t-il en redressant le dos et en étirant ses bras.

Devant lui, le soleil vient de sombrer. Il ne laisse plus paraître sur le fleuve qu'un pâle reflet brunâtre tourmenté par des vaguelettes désordonnées.

Le silence s'établit peu à peu en ce jour mourant. Le tumulte des eaux du fleuve s'est progressivement apaisé.

Dans le ciel noirissant, passent des étoiles filantes. L'homme les compte à l'aide de ses doigts. D'autres encore. Nombreuses. Il n'a pas assez de doigts.

– Je n'ai jamais vu autant de ces feux du ciel, pense-t-il en se levant.

## CHAPITRE 2

### PLUS AU SUD : LE TERRITOIRE DES DEUX CAVERNES

Une nuit noire, tout est ténèbres. Sous le couvert obscur et sauvage de la forêt primitive, espace inculte exposé aux dangers surnois, aux pièges occultes, aux esprits malfaisants, bruissent des grouillements incertains, des frôlements furtifs, parfois même le craquement importun d'une brindille brisée, indice d'une présence secrète, peut-être d'un prédateur à l'affût.

Des senteurs fortes s'exhalent, se dissipent et se perdent poussées dans l'atmosphère tépide et glauque par la brise nocturne.

Mais quelle est donc cette lueur pâle et fragile qui paraît au loin, à travers les ramures frémissantes que détourne un courant d'air soudain, le temps d'une respiration bienfaisante, l'espace d'un soupir ?

Quelle est aussi cette vibration sonore, faible et grave, qui alerte l'oreille sensible et craintive du cerf aux aguets ?

C'est l'empreinte de l'homme, la trace du feu qu'il a conquis, de la parole qu'il a inventée, la manifestation de sa différence.